

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

LES MANGEURS DE FEU

Les terribles carabines des blancs fauchaient dans la mêlée, et les fugitifs tombaient par files, comme des épis mûrs au tranchant des faucilles.

Au premier mouvement offensif de la petite troupe, l'homme masqué s'était jeté derrière un buisson de mélias qui se trouvait près de lui. Le Canadien y courut ; mais l'émissaire des Invisibles avait eu le temps de gagner les hautes herbes. Ce fut en vain qu'on battit la campagne tout un jour ; il fut impossible de le rejoindre.

Sur le soir, tous les grands villages du daraps brûlaient, et Willigo dansait son pas de guerre à la lueur de l'incendie...

Cinq jours après, la petite troupe arrivait, sans autre aventure, au placer des Cygnes, et le Canadien montrait à ses compagnons éblouis les monceaux d'or accumulés en cet endroit par les siècles.

—Voilà, fit-il à Olivier d'Entraygues, la puissance et la vengeance. Il n'y a rien sur cette terre qui résiste au dieu jaune.

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

CHAPITRE PREMIER

L'indépendant-act. — Une fête à Melbourne. — Les boxeurs. — Tom Powell, champion de l'Australie et de l'Angleterre. — James Tyler, champion de l'Amérique.

Une grande fête se préparait à Melbourne pour célébrer la constitution autonome que les Australiens venaient d'obtenir de la métropole.

Le programme de la fête, publié par les soins du *lord mayor* nouvellement élu et contresigné par tout les *aldermen*, avait excité un enthousiasme général.

Au lever du soleil, un salut de cent vingt et un coups de canon en l'honneur de la jeune reine Victoria devait annoncer l'ouverture de la solennité. Puis sur une estrade élevée à l'extrémité de *Yarra-street*, en face du port, le lieutenant gouverneur général devait recevoir, au nom de la reine, les membres des deux chambres, le lord-maire accompagné de ses *aldermen* et de ses *shérifs*, la haute cour de justice, les officiers de l'escadre, l'amiral Sydney à leur tête, les fonctionnaires de l'ordre administratif et une délégation de toutes les corporations de la cité. A l'issue de ces réceptions devait défiler, devant les autorités, un immense cortège représentant toutes les colonies de l'Angleterre, avec les types, les costumes, les mœurs, les usages de chacune d'elles ; l'escadre devait ensuite donner, dans le port, le simulacre d'un combat naval, suivi d'une revue des troupes de terre et de mer, et de la garde civique.

Le restant de la journée était occupé par des courses, des régates, sans préjudice des départs de ballons, des luttes et exhibitions de toute espèce ; le bouquet et le feu d'artifice obligatoires, avec représentation de gala au théâtre et bal de nuit chez le gouverneur, terminaient dignement la première fête officielle qu'on eût encore vue en Australie.

Mais tous ces spectacles pompeusement annoncés pâlissaient, malgré leur nouveauté, devant une attraction qui a toujours le don d'émouvoir au plus haut degré les gens de race anglo-saxonne. Un assaut de boxe devait avoir lieu après la revue, et il se murmurait que, par exception, en faveur de la solennité, on laisserait les lutteurs aller jusqu'à ce que le vaincu demandât merci, dût même la mort s'ensuivre. Et, chose qui ne contribuait pas peu à peu à augmenter l'attrait du prochain assaut, le terrible Tom Powell, surnommé en Angleterre le roi des boxeurs, avait porté pour ce jour un défi à tous les champions des cinq mondes, se faisant fort de lutter contre tous ceux qui se présenteraient, les uns après les autres.

Au cours de sa carrière, Tom Powell avait assommé à Londres deux ou trois douzaines de concurrents ; mais cet admirable jury anglais, qui envoie imperturbablement aux travaux forcés un pauvre Irlandais mourant de faim qui a filouté 10 pence, chaque fois avait répondu par un verdict d'*accidental death* (mort par un accident). Songez donc ! la boxe est une des deux ou trois institutions humanitaires dont s'enorgueillit le plus la vieille Angleterre, et il ne faut pas en dégouter les amateurs. Chaque fois donc, Tom Powell s'en était tiré blanc comme neige ; mais un jour, l'aimable boxeur avait eu la malchance de casser simplement deux dents à son propriétaire, qui lui avait réclamé son loyer dans un moment où il n'était pas de bonne humeur, et cette fois le bon jury s'était montré inexorable : ces deux dents de propriétaire lui avaient valu cinq ans de *Botany-Bay*.

On l'avait donc transporté en Australie pour la forme, car six mois après, grâce à la protection des plus hauts personnages de l'Angleterre, un décret de *her most gracious majesty* lui avait fait remise du restant de sa peine. Or, comme il était resté plus de six mois en mer, l'aimable Tom Povell n'avait mis le pied sur le sol australien que pour entendre lire le rescrit qui lui accordait sa grâce, ce que le greffier de la haute cour fit du reste tête nue et avec tous les ménagements dus à un gentleman aussi distingué.

Tom Povell, énervé par l'inaction, et aussi un peu pour témoigner sa reconnaissance à l'amiral Sydney, qui l'avait amené et n'avait cessé de l'entourer des soins les plus délicats, se préparait, avant de reprendre le chemin de la vieille Angleterre, à assommer une demi douzaine de lutteurs en l'honneur de l'Australie.

Il avait fait afficher sa provocation dans toutes les rues de Melbourne, offrant dix mille dollars à quiconque parviendrait à lui faire demander merci. Par une originalité toute britannique, le conseil municipal avait voté une autre somme d'égale importance, qui devait être comptée également au vainqueur de Tom Povell et rester à ce dernier dans le cas où la lutte se terminerait sans qu'aucun de ses adversaires ait pu triompher de lui...

Le rival heureux de Powell pouvait donc gagner cent mille francs en quelques instants... une petite fortune.

En toute autre circonstance, les concurrents se fussent comptés par centaines ; mais la réputation du célèbre boxeur était si bien établie que, la veille du grand jour, trois lutteurs seulement avaient osé se faire inscrire : un nègre, né à la Nouvelle-Guinée, d'une force réellement athlétique, qui portait le charbon sur les steamers en charge dans le port de Melbourne, et qui était connu sous le simple nom de *Sam* ; — un Irlandais appelé Michel O'Kelley, renommé pour la vigueur de son poing dans tous les bas estaminets fréquentés par les marins, — et un boxeur de profession, Américain de naissance, James Tyler, qui passait pour l'homme le plus fort de la ville.

Il n'était bruit dans tout Melbourne que de cet événement, qui primait tous les autres. De tous côtés, de nombreux paris s'étaient engagés ; une véritable cote, qui variait tous les jours, s'était établie comme pour les courses de chevaux ; des bookmakers donnaient du Tom Powell à un contre vingt-cinq et du James Tyler à vingt-cinq contre un. Ce dernier avait cependant ses partisans dans la colonie américaine, qui, par amour-propre national, le donnaient ou le prenaient à égalité.

Les deux autres concurrents, moins rompus dans la science de la boxe, ne donnaient lieu à des paris que sur le temps que Tom Powell emploierait à les mettre hors de combat ; cela variait entre deux et dix minutes, mais leur défaite ne faisait doute pour personne.

Chaque jour, les gazettes tenaient le public au courant des faits et gestes des différents lutteurs ; on connaissait le volume du roastbeef, la quantité de pommes de terre et le nombre de pintes d'ale que le champion anglais avait absorbés à son déjeuner, et le chiffre des petits verres de whisky que le champion américain avait ingurgités dans sa journée avant d'être ivre.

Les précédents assauts des deux lutteurs étaient contés par le menu. On disait merveille d'un maître coup de poing par lequel Tom Powell avait coutume de terminer la lutte, vigoureusement asséné entre la racine du nez et le front ; il avait pour résultat ordinaire de défoncer cette partie du crâne de l'adversaire en lui faisant sauter les deux yeux. C'était un coup classique, le dernier mot de l'art ; car si le malheureux qui l'avait reçu y survivait, ce qui était rare, il ne lui restait plus que la ressource d'acheter un chien et une clarinette et de demander l'aumône, en écorchant les oreilles des passants.

Par anticipation, les journaux illustrés, dévoués à Powell, représentaient déjà son adversaire dans cette misérable situation, vaguant dans *Yarra street*, en jouant sur son instrument l'air national de *Yankee doodle*. Tandis que ceux qui tenaient pour Tyler représentaient le malheureux Powell, qui n'avait plus face humaine, réduit à moudre le *God save the Queen* sur un orgue de Barbarie. Car Tyler passait également pour posséder un coup de poing magistral qui vous mettait en capilotade le nez et la mâchoire de son adversaire.

Comme on le voit, la lutte atteignait des proportions homériques et devenait des deux parts une question nationale.

Tyler, qui connaissait la force de son adversaire, s'entraînait du matin au soir, tandis que Powell affectait de se promener pendant toute la journée, le cigare aux lèvres, comme s'il n'eût pas eu le moindre doute sur les résultats de la lutte.

La veille du grand jour, un télégramme de tous les grands clubs de Londres était parvenu au lutteur, rééditant la parole historique de Nelson à Trafalgar : "L'Angleterre compte que Tom Powell fera son devoir."

Presque au même instant, James Tyler en recevait un aussi de San Francisco. Les Yankees, plus pratiques, lui envoyaient ces simples lignes, d'une indiscutable éloquence : "Souscription nationale à produit cent mille dollars à James Tyler, vainqueur futur de Tom Powell."

Et l'Américain avait juré, au Washington Club, où se réunissaient tous